

# LE MOTEUR À OS

## LA FOULE IMMENSE

Je les vois qui font cercle. C'est une foule immense d'hommes et de femmes, de vieillards et d'enfants. Ils ne disent rien, n'expriment aucune émotion. Ils me regardent fixement, comme s'ils me connaissaient et comme s'ils savaient. Je me demande s'ils m'en veulent d'être là au milieu d'eux, allongé sur mon petit lit d'enfant, en pyjama, décoiffé. Je remarque que je parviens à tous les distinguer sans difficulté bien que je ne porte pas mes petites lunettes, comme si ma myopie avait été réparée, comme si on m'avait opéré des yeux et retaillé la cornée au laser pour qu'à nouveau je puisse distinguer les détails éloignés.

Peu à peu je comprends que cette foule est plus vaste que tout ce que j'avais pu imaginer. Ce sont des centaines, des milliers, des millions d'êtres qui se tiennent là autour de mon lit, debout, immobiles et silencieux, les bras le long du corps, me scrutant tous avec insistance. Je ne sais pas ce qu'ils vont faire, s'ils vont m'agresser, s'ils veulent savoir quelque chose, si je dois leur parler.

Qui sont ces gens qui se dressent devant moi et m'observent ? Ils semblent me dévisager comme s'ils me reprochaient réellement quelque chose. Leur regard n'est pas brutal, il est insistant. Peut-être me demandent-ils au contraire quelque chose, m'implorent-ils. Ils sont venus à plusieurs, en délégation, comme une manifestation spontanée pour solliciter mon aide. Que veulent-ils ? En quoi puis-je les aider ? Je ne possède aucune force, aucune intelligence, et aucun argent ; je ne peux rien faire pour aider qui que ce soit.

De quel pays viennent-ils ? Certains sont habillés chaudement, d'autres sont en bras de chemise, certains ressemblent à des Italiens, ou à des gens du Sud, arrivés du Maroc, de l'Algérie, de la Tunisie, ou de l'Égypte, d'autres paraissent scandinaves, les cheveux et les yeux clairs, la peau laiteuse, et d'autres encore ont l'aspect de paysans écarlates dont le soleil a tanné le front et les joues.

La gravité de leurs visages ne cesse de m'intriguer. On dirait que leurs yeux, tant chez les adultes que chez les enfants, utilisent un langage mystérieux que je ne comprends pas. Ils me regardent intensément comme si je savais ce qu'ils pensent et que l'exprimer par la parole, par le geste ou par quoi que ce soit, était inutile. Comme si leur simple présence, en nombre, suffisait à me faire comprendre pourquoi ils sont venus. Ils resteront devant moi jusqu'à ce que j'aie compris ce que je dois faire pour eux. Je n'ai pas la moindre idée de ce que tout cela signifie. Je ne comprends pas pourquoi ces choses arrivent.

Je crois qu'il me faut les regarder dans les yeux un par un. Je commence à le faire, je croise chaque regard. À chaque fois que je plonge mes yeux au fond des yeux d'un de ces êtres, femme, homme, enfant, vieillard, petite fille et petit garçon, grand-père et grand-mère, jeune homme, jeune fille, je devine son nom, je vois la totalité de sa vie. Je les visite un par un et je sens leur biographie qui lentement descend en moi. De l'électricité traverse mon estomac. Ils versent leur être dans mon être.

Je suis toujours dans mon lit, dressé sur les coudes, j'observe cette foule millionnaire, cette réunion millénaire. L'un d'eux bouge soudain, il tourne la tête sur le côté, et tous l'imitent aussitôt, faisant comme lui le mouvement de s'en aller. Une sorte de brouillard descend sur eux et les fait disparaître. Les murs de la chambre sont de nouveau visibles. Je me sens très fatigué, fiévreux, happé par le vertige. De la lumière filtre, la porte s'ouvre, ma mère apparaît et me demande pourquoi je ne dors pas. Je m'écroule.

## LA PLANÈTE MARS

La vérité était apparue pendant l'été 2003. Cette année-là, il s'était passé des choses étranges. Depuis le début du printemps, il ne pleuvait presque pas et il faisait de plus en plus chaud. À partir de juillet, le soleil ne se coucha pour ainsi dire plus. Il ne baissait pas la garde ; on avait l'impression que durant la nuit, alors que tout le monde dormait, il continuait, caché, d'embraser la terre. Partout régnait une canicule qu'on n'avait pas vu depuis mille ans. La chaleur entourait les corps comme l'eau des océans entoure les poissons, elle encerclait chacun, elle étouffait, elle compressait, elle broyait et elle épuisait les Hommes, les animaux et les plantes. Des milliers de personnes âgées et de malades affaiblis mouraient dans les hôpitaux, asphyxiés par la chaleur.

Les journaux parlaient tous les jours de cette canicule et de ces morts subites, mais au milieu du mois d'août ils s'arrêtèrent soudain et commencèrent à parler d'un autre sujet, un phénomène astronomique rare : à la faveur des trajectoires cosmologiques, la Terre allait frôler la planète Mars. Jamais depuis 59 618 années Mars ne s'était autant approchée de la Terre. Les journaux annonçaient que la planète serait visible dans le ciel à l'œil nu, le soir, à l'est, légèrement au-dessus de l'horizon.

Plusieurs soirées de suite, la jeune fille avait cherché à voir Mars, mais malgré le ciel dégagé et la situation de la maison familiale en pleine campagne entre les champs et les bosquets, elle ne distinguait rien, le ciel demeurait égal à lui-même : étoilé comme il l'avait été depuis des siècles, avec Altaïr, Antarès, le Sagittaire, et ce tapis de satin qu'on appelait *la Voie lactée*. La vue de Mars restait réservée aux astronomes qui pouvaient pointer sur elle des lunettes grossissantes.

Un soir, à cause de la canicule, elle ne parvenait pas à s'endormir ; elle se leva

et marcha jusqu'à la porte-fenêtre. Elle écarta le rideau et avança sur le balcon. La nuit était épaisse, étouffante et sonore : les petits crapauds des marais lançaient leurs drôles de cris, les criquets chantaient par intermittence. Il n'y avait aucun vent ; l'air était à peine moins chaud que dans la chambre. Les feuilles du palmier se découpaient sur le ciel comme un éventail devant les étoiles, comme des compas mesurant les constellations. Au loin, les hautes figures des peupliers se tenaient au garde-à-vous, toutes sombres sur l'horizon. À leurs côtés, elle vit qu'il y avait, entre les points lumineux des étoiles, un gros point mat et de couleur orange. C'était Mars.

Sur sa droite, elle pouvait observer Antarès, l'étoile la plus brillante du ciel. Sa lumière était tellement blanche qu'elle en paraissait bleue, quand toutes les autres étoiles, plus petites, étaient également blanches mais légèrement plus grises.

Sur sa gauche, elle voyait une étoile nouvelle, beaucoup plus grosse qu'Antarès et dont la couleur l'intriguait : Mars. Les journaux l'avaient surnommé la "planète rouge" car sa surface de poussière et de roche possédait cette couleur écarlate. Antarès était blanche comme la neige, et toutes les étoiles, toutes les planètes, la Lune elle-même, étaient également blanches. La Terre était bleue et blanche, les cosmonautes l'avaient confirmé après l'avoir observée depuis leur capsule spatiale. Toutes les étoiles du ciel étaient blanches. Mais Mars était rouge.

La jeune fille ne pouvait plus s'arrêter de scruter ce point fixe écarlate sur le ciel sombre, au milieu des étoiles grises et argentées. Elle se demandait avec inquiétude pourquoi la planète Mars était rouge alors que toutes les autres planètes étaient blanches. Elle se demandait pourquoi Mars s'était rapprochée subitement de la Terre après tous ces milliers d'années. Elle voulait savoir pourquoi Mars possédait cette couleur. Elle comprit soudain que la planète Mars était rouge parce qu'elle était entièrement composée de sang humain.

Elle courut se recoucher. Elle se cacha sous les couvertures, elle pleura, et durant toute la nuit elle fit des cauchemars insoutenables.

## LE DORMEUR

Il avait tellement travaillé qu'il s'était épuisé et que le sommeil censé le reposer et réparer son corps l'avait emporté trop profondément et l'avait tué. Sa gouvernante l'avait trouvé là allongé en plein après-midi et elle n'avait pas tout de suite compris quel drame était arrivé. Il avait le teint blafard, les cheveux sales et une barbe de dix jours. Il avait dû s'endormir tard cette nuit car il était allongé dans le grand jour, avec les rideaux restés ouverts qui laissaient entrer un soleil filtré par les arbres, des reflets venus de très haut, renvoyés par les fenêtres des immeubles d'en face.

Il avait ses cheveux coiffés avec une raie au milieu et des mèches qui glissaient en ordre sur chacune de ses tempes. Ses grandes paupières fermées semblaient

ne pas l'être totalement et continuer de regarder, les yeux mi-clos, un objet posé au-delà de ses pieds, tout au bout du lit. Il pensait, il songeait, il somnolait un peu, il réfléchissait tranquillement.

Jamais il n'aurait pu imaginer que cette aventure le mènerait aussi loin, jusqu'à la mort. Il avait beaucoup trop travaillé, il avait gâché sa jeunesse, il avait fait de toute sa vie un échec non pas pour les autres puisqu'il leur laissait tout ce fatras à creuser pendant trente siècles, mais pour lui. Il aurait dû mieux profiter de l'existence, mieux se soigner, moins travailler. Cela ne lui avait rien apporté, sinon un peu de fierté, un peu d'orgueil, un certain contentement de soi. Il n'était pas mécontent d'avoir tutoyé les dieux et de les côtoyer dorénavant jusqu'à la fin des temps.

Tout avait été donné, tout avait été accompli, ainsi soit-il, les dés étaient jetés. Ensuite, il fallait figoler, parfaire le travail, mais le radical ayant été délivré il avait pu se reposer un peu. Alors, le plus petit repos avait causé sa mort.

On travaille, on travaille, on travaille sans relâche, on fait tout ce qu'on peut, et puis soudain le corps casse et on tombe, et on ne se réveille pas, et on a besoin, pour récupérer, d'une nuit de sommeil sans fin, une nuit de mille et une nuits au moins, avant de remonter d'entre les morts tout neuf, dans un corps comme un vêtement de joie, un habit sonore, un manteau de langage, une chemise légère de lettres et de vides. Il s'était retrouvé si épuisé que ses yeux ne pouvaient plus rester ouverts et refermaient son cerveau en même temps. Il ne sentait même plus la douleur, ni les poumons ni la gorge, rien, la fatigue anesthésiait tout son corps. Le sommeil l'avait aspiré.

Sa gouvernante le regarda encore un instant dans ce sommeil si majestueux. Elle restait surprise devant son profil ainsi vu à l'horizontale, son nez gigantesque comme le massif du Mont-Blanc, sa moustache que l'on devinait à peine au milieu de la barbe épaisse, les joues creuses, et le lobe de chaque oreille géante, des oreilles plus grandes qu'elle n'en avait jamais vu sur un autre homme.

Il avait l'air grave et songeur, comme souvent, mais pour la première fois elle le trouvait également serein, comme rassuré. Ce ne fut qu'en soirée qu'elle s'inquiéta, le toucha, le sentit glacé comme du marbre et appela au secours. On vint, on constata le drame, on lui expliqua, on appela son jeune frère professeur de médecine, qui accourut, puis qui plus tard délivra dans un grand désarroi le permis d'inhumer.

Monsieur était mort ce jour, mais les journaux du lendemain s'intéresseraient à peine à cet événement et on ne se pencherait sur ce samedi atroce que huit décennies plus tard.

## LE MOTEUR À OS

Ils sortaient de terre, ils sortaient des murs, ils arrivaient de partout. Ils envahissaient les rues, les avenues, ils bloquaient les voies rapides de l'autoroute : une masse compacte d'hommes et de femmes, de vieillards et d'enfants qui marchaient au milieu de la chaussée, par centaines, par milliers. En les voyant, certains badauds s'arrêtaient et criaient car ils reconnaissaient leurs disparus : les morts avaient repris vie, les revenants étaient là.

Personne ne savait quoi faire. La police fermait les routes, stoppait les revenants, leur demandait leurs papiers. Des millions d'enfants étaient nés depuis la disparition de tous ces gens, si bien qu'aujourd'hui il n'y avait plus assez de place sur la Terre pour des revenants. On ne savait pas ce qu'ils voulaient, pourquoi ils étaient revenus, et comment tout cela était possible. Les médecins constataient que les revenants étaient aussi vivants que des êtres ordinaires, avec un corps entier et guéri.

Les revenants ne souriaient pas, ils parlaient d'une voix lente, avec un débit régulier, une diction parfaite et des phrases réussies, comme s'ils avaient été en train de lire ce qu'ils voulaient dire. En vérité, ils n'arrêtaient pas de parler, ils parlaient même en marchant, ils racontaient des histoires en regardant droit devant eux, créant un murmure humain qui pouvait s'entendre dans toute la ville, une rumeur qui les précédait dans les rues.

Les veuves retrouvaient leurs maris décédés. Les enfants retrouvaient leurs parents disparus. Toutes les personnes mortes dans des accidents de voiture étaient à nouveau présentes aux côtés de leur famille et leurs amis, rajeunies et en pleine santé. Les vivants en étaient à la fois euphoriques et inquiets. Ils les embrassaient mais ils regrettaient de ne pas pouvoir dialoguer avec eux tellement ces revenants parlaient sans cesse. Ces morts avaient tant de choses à raconter.

Les phrases que prononçaient les revenants se résumaient en des souvenirs et des déclarations d'affection et d'amour. Ils développaient en longueur tout ce qu'ils n'avaient pas pu dire avant ; ils racontaient le monde vivant tel qu'ils l'avaient connu jadis et tel qu'ils le voyaient encore aujourd'hui. Ils le verbalisaient, ils l'exprimaient par leur bouche. Ils parlaient une langue d'une si grande beauté.

Il continuait d'en arriver. De nouveaux revenants surgissaient sans cesse. Ils paraissaient débarquer de nulle part. On eût dit que le monde se vidait de sa propre substance, qu'il se retournait sur lui-même comme si toute cette planète n'avait été constituée que de disparus, composée non pas de roches et de terre, mais de personnes regrettées, de morts que les vivants avaient remplacés trop tôt dans un implacable mouvement perpétuel, une roue circulaire, les morts qui meuvent le soleil et les autres étoiles, véritable moteur à base d'êtres humains, le monde animé par un moteur à os.

Des personnes mortes des siècles avant étaient à présent là et elles parlaient

sans s'arrêter, elles citaient le nom d'autres personnes et décrivaient des scènes qu'elles avaient vu jusqu'au matin de leur décès. Il était impossible de mourir quand tant de choses devaient être dites ; parce qu'elles avaient été vues, les choses devaient être dites. Tant que ce monde existerait, avec un ciel bleu et un soleil chaque matin, des arbres, des maisons, des êtres humains, des animaux, la mer et le vent, il faudrait continuer de le commenter avec des mots, quels que soient ces mots. C'était sans doute pour cela qu'ils étaient revenus. On ne mourait pas tant qu'il restait quelque chose à dire. Il y avait encore tellement à dire, l'explication n'en finissait jamais. Les morts n'avaient jamais assez de mots.

## VENISE À DEUX PAS

La ville de Venise avait été construite à deux pas de Bordeaux, elle se trouvait dans sa banlieue. Souvent, le week-end, les gens allaient se promener dans la cité lacustre. Les familles, les célibataires, les pensionnaires des maisons de retraite, les adolescents, les ouvriers au repos, tout le monde empruntait la grande avenue qui sortait de la ville et qui débouchait sur la plaine mystérieuse, immense, verdoyante, parsemée de petites pièces d'eau. Les rivières se rejoignaient dans un delta puis plus loin le cheminement des flots ralentissait comme si les eaux mobiles avaient pénétré dans la terre pour ne plus laisser la place qu'aux eaux stagnantes. On distinguait les toits des palais dans le lointain, la lumière du soleil changeait, les oiseaux ne chantaient plus. Bientôt, on entrait dans Venise-près-Bordeaux.

Comme il était encore célibataire à cette époque, souvent il partait seul dès le vendredi soir à la sortie du travail. Il ne possédait pas de voiture et il devait faire le trajet à pied ou en auto-stop. Il utilisait parfois son vélo. En un quart d'heure il atteignait la lagune. Il cachait sa bicyclette dans les fourrés et il se dirigeait vers la cité aux mille vies. Quelques promeneurs étaient déjà là ; ils marchaient vers la cité, et lui marchait au milieu d'eux. On eût dit une énorme manifestation ou bien une procession, une fuite joyeuse de toute la population de la grande ville vers sa banlieue magique.

Dans le lieu de Venise, il n'y avait aucune voiture et aucun embouteillage, seulement des voies liquides, et parfois, tout contre les murs des palais, un petit quai de pierre avec une balustrade, comme une jetée qui s'appuyait aux maisons. Pour passer d'un côté à l'autre de la rue aquatique, il fallait emprunter des ponts en arc de cercle qui enjambaient l'eau tous les cents mètres. Par endroits, on avait découpé les pâtés de maisons à la verticale, exactement comme un gâteau avec un couteau, et ainsi de minuscules ruelles aux murs très hauts se faufilaient au sec entre des grosses parts de quartiers. Il s'agissait de rues si étroites qu'on devait y marcher les bras collés au corps et que deux personnes ne pouvaient pas s'y croiser. Une légende disait que lorsqu'un être qui avait la méchanceté en lui s'aventurait dans une de ces ruelles, il courait le risque que les murs de Venise, pour protéger

la ville, ne se resserrent et écrasent l'être mauvais, le faisant disparaître dans la pierre.

On venait à Venise le week-end pour s'asseoir devant les belles façades et rester là au bord de l'eau à pique-niquer, discuter, rire, dormir, pêcher. Certains marchaient longuement dans le labyrinthe des quais et des ponts, des petites places, des ruelles, des passages couverts d'une maison et d'une rue à une autre.

Le dimanche soir, on repartait vers le centre de Bordeaux, on quittait à regret la belle cité de Venise pour revenir travailler, manger, vivre et dormir une nouvelle fois durant une semaine avant le prochain week-end.

## LES MARCHEURS CÉLESTES

Il existe des hommes et des femmes qui peuvent marcher dans l'espace. Ils escaladent le ciel le soir, leurs pieds s'accrochent sur le vent et ils gravissent des paliers cachés dans le vide, montant jusqu'aux nuages. Personne ne les voit faire.

Ce sont des êtres de grande taille, des géants solitaires, qui ne parlent pas et passent leur vie à voyager d'un lieu à l'autre au coeur même du spectacle de la nature. Ils se déplacent sur des immenses distances.

Ils avancent à leur rythme sur une diagonale verticale et la nuit n'est pas encore tombée qu'ils ont déjà atteint l'espace. Leurs enjambées sont immenses, à chaque fois qu'ils posent un pied devant l'autre ils progressent d'un bon millier de kilomètres. Ils portent aux pieds de grosses bottes de cuir qui leur montent jusqu'aux cuisses. Ce sont elles qui leur permettent de faire de si grandes enjambées.

Les marcheurs géants se tiennent ensuite sur l'orbite de la Terre. Derrière eux, la sphère paisible éclate dans toute sa beauté comme une orange bleue encore à demi-éclairée par le soleil, un fruit à moitié pelé. Lorsque les géants quittent les environs de la Terre, c'est pour partir à la découverte des prairies constellées ; ils s'enfoncent dans l'épaisseur argentée, froide et brillante.

Les géants marchent sur le vide du ciel et ce ciel se déforme sous leurs pas. Il semble que le poids de leur corps enfonce le décor, que tout ce ciel noir constellé d'étoiles n'est en réalité qu'un décor de papier kraft recouvert d'une peinture en trompe-l'oeil reproduisant les galaxies, comme le papier-rocher des crèches dans les églises chrétiennes à Noël. Les étoiles bougent, elles glissent. À chaque pas des géants, c'est tout cet univers factice qui tressaille, tremble et se froisse, subitement happé depuis un point unique.

Coupant à travers champs, les géants peuvent quand ils en ont envie se rendre, seuls et par leurs propres moyens, d'une planète à une autre, d'un premier soleil vers un second soleil, à grandes enjambées dans le silence des espaces infinis. Ils courent les planètes, ils visitent la galaxie. Ils ne le font pas dans un but précis, ils ne veulent rien, ils ne cherchent rien, ils ne sont pas méchants, pas menaçants, ils sont taciturnes et leur pas est lourd. Ils ont besoin de marcher pour réfléchir, il leur

faut de grands espaces pour étendre leur pensée sur toute sa longueur. Ils ont une démarche chaloupée qui fait vaciller les étoiles et qui explique les clignotements dans le ciel chaque nuit. Parce que le moindre de leurs gestes fait trembler tous les astres, l'Univers appartient à ces marcheurs célestes.

Marc Pautrel

*Paru dans la revue L'Infini n° 99, Été 2007.*